

XYZ. La revue de la nouvelle

Jean, Mackie et les autres

Claudette Gravel



Numéro 44, hiver 1995

Parfums

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, C. (1995). Jean, Mackie et les autres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 33–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean, Mackie et les autres

Claudette Gravel

Je les aime tous. Et je n'ai aucune envie d'être fidèle à l'un plus qu'à l'autre. Pourquoi le serais-je quand chacun m'apporte ses trésors de souvenirs? Qu'ils soient agréables ou désagréables n'est pas important. Ce qui l'est, c'est que je peux les exposer tous, en même temps, sur une étagère en acier inoxydable, face au miroir de ma salle de bains, ce qui me donne un double plaisir.

Jean, le plus modeste, me rappelle mon premier voyage en Inde. Je l'avais apporté dans mes bagages sous des formes diverses : eau de toilette, poudre de bain, désodorisant, serviettes rafraîchissantes. La mémoire olfactive est étonnante. Chaque fois que je débouche cette bouteille jaune soleil, je me retrouve à Pondicherry, allant d'un tailleur à l'autre, marchandant le prix d'une blouse, d'un pantalon... Mon sac à dos avait été perdu à Paris lors d'une escale, et je m'étais retrouvée à Madras, au comptoir des bagages, à attendre vainement ce sac qui n'était jamais tombé sur le tapis roulant. Au comptoir des tissus, situé à côté de l'Indian Coffee House sur la rue principale de Pondicherry, j'avais choisi une pièce de soie sauvage blanche, une en coton très léger rouge à pois blancs et une toile coquille d'œuf. Quel ouvrier me ferait le meilleur prix? Jean... Jean Naté. Chaque fois que je m'en asperge, c'est toute l'Inde qui se précipite sur moi. Des mois et des mois de souvenirs, d'extases, de révoltes, de découvertes, de désespoirs...

Opium... J'étais devenue femme... j'avais plutôt accepté de l'être. Mais je ne savais pas encore que la séduction n'est pas une raison d'être. Toute une vie à tenter de me faire aimer par l'Homme : le père, le frère, l'ami. Toute une vie à ne pas y croire,

à sentir le rejet, l'abandon, à tout faire pour gagner l'admiration, acheter la reconnaissance. Opium... parfum fort, enivrant, auquel aucun homme ne peut résister, sauf mon frère qui l'a en horreur. Encore aujourd'hui, j'ai un faible pour lui... eau de toilette, parfum, poudre et voile parfumé pour le corps. Après des années à croire que je n'avais rien à dire, à me sentir esclave, à porter sur mon dos le poids du patriarcat, à sentir dans mes tripes la domination du mâle... Opium, liberté achetée par hasard dans une aérogare, au comptoir de la boutique hors-taxe.

Ce jour-là, c'est la couleur qui m'avait attirée. Je partais pour Cuba en vacances avec mon fils, y célébrer Noël et le Nouvel An. Je laissais derrière moi l'homme que j'aimais depuis quelques mois, avec qui je venais de passer un Noël anticipé, offrant à ses enfants leurs étrennes. Les siennes viendraient à mon retour de voyage. Toujours au comptoir hors-taxe, j'achète ce parfum d'un lavande très doux : Sung pour homme. Deux semaines à rêver de lui sur les plages de corail. Un téléphone pour lui souhaiter une bonne année. « Il est à New York avec sa famille », me dit sa sœur. Retour dans le froid québécois, personne à l'aérogare. Mon fils et moi montons dans l'autobus qui fait la navette entre Mirabel et Montréal. Dans ma boîte aux lettres, une enveloppe : « Je n'ai pas eu le courage de te dire... » Après m'avoir fait promettre de lui être fidèle à Playa Giron. Sept ans plus tard, Alfred trône toujours à demi vide sur l'étagère. Suis-je masochiste ?

Mackie... comme dans l'opéra de Kurt Weil. Un échantillon donné par une collègue. Avec elle, pas un jour sans un éclat de rire, pas une semaine sans le plaisir de travailler ensemble. Elle, elle portait Shalimar, comme ma sœur. Moi, pendant quelque temps, j'ai adoré Mackie. Mais il n'a pas marqué ma vie. Tout comme ces huiles de parfum, musc sauvage, bois de santal, patchouli... seulement pour le plaisir de changer d'odeur selon l'humeur.

Et les copies de Poison, Giorgio, Chloé, Chanel n° 5, qui ne coûtent pas cher. Chaque année, mon père donnait à ma mère

une bouteille de vrai Chanel n° 5 enveloppée d'un billet de 100 \$. Peut-être avait-il commencé par un billet de 20 \$ et était passé ensuite à 50 \$. C'est le beau billet brun que je me rappelle et la douceur de Chanel.

Mon dernier amour, c'est Trésor. Trésor, c'est le sud, le Mexique, Costa Rica, la République dominicaine, les mangues et les papayes, les rues bondées et bruyantes, les artistes qui vendent leurs tableaux pour des « peanuts », mais qu'ils reproduisent en quantité industrielle, la téquila et le rhum, les latinos tout bronzés et toujours prêts à me faire danser la salsa ou la merengue. Trésor, c'est le souvenir des valises faites une semaine à l'avance, des vêtements d'été troqués contre ceux détestés lourds et foncés, c'est le sable resté collé aux sandales de plage, ce sont les sacs remplis de coquillages trois fois plus lourds que le reste de mes bagages. C'est le rêve d'une retraite au soleil, prise quinze ans trop tôt pour en profiter plus longtemps, dans une petite hutte d'où je vois chaque marée...

En désordre, comme mes souvenirs, sur mon étagère d'acier inoxydable, tous m'invitent, en double, à les déboucher. Je ne suis jamais seule avec Jean, Mackie... Mais comme je m'ennuie !